

Entre deux mondes.

Le Dr Thomas Freyssinet raccompagne sa dernière patiente à la porte de son bureau de consultation du Service d'Oncologie Médicale – un euphémisme pour nommer le *Pavillon des cancéreux*- Son antre est un petit boudoir cosy, bien loin de la froideur clinique du lieu. Un bref coup d'œil à sa montre bracelet lui apprend qu'il est six heures moins le quart en cette fin d'après-midi d'hiver. Son seul et unique outil de travail est la parole, celle que nous habitons et celle qui nous habite, parole nomade qui nous échappe, se joue de nous et vient dire souvent bien plus que ce que nous croyons exprimer. Que de paroles ont été déposées une à une au fil des années dans son cabinet, sédimentées sur les murs aux côtés des tableaux, photographies et autres gravures. Il réalise soudain que le foisonnement de paroles donne à ce lieu une certaine épaisseur, presque une solennité. Paroles de ces patientes bien sûr, mais aussi les siennes, car sa voix les a parfois rassurées, entendre sa voix les a souvent apaisées. Les voix ont ce pouvoir. On peut perdre ou sauver sa vie au son d'une voix. Et puis quand quelqu'un parle, il fait moins sombre. Alors il écoute et recueille la voix de ces femmes, pour leur permettre de penser -et panser- l'épreuve du cancer, et parfois lui donner un sens.

Il quitte son bureau et croise dans les couloirs du service presque désert ceux qui viennent prendre leur garde. D'un geste de la tête il leur passe le relais. Ces soignants entrent dans la nuit de l'Hôpital avec la posture du veilleur, plutôt que dans la splendeur du sauveur aux gestes techniques saisissants. Tour à tour *guetteurs mélancoliques* d'Apollinaire, vigies, sentinelles ou gardiens pour conjurer la douleur et la mort, ils avancent toujours à contre nuit, alors que lui sort enfin de l'Hôpital pour reprendre sa voiture sur le parking arboré de pins parasols, de chênes verts et d'oliviers.

Il part à brunante, à l'heure incertaine où le ciel n'est pas gris, même quand il pleut. Une brume légère caresse son visage, des senteurs de terre mouillée et d'humus réveillent ses narines alors que ses yeux se plissent pour mieux saisir la beauté de ce moment. Thomas à la sensation d'entrer dans un tableau de Peter Doig, *La voie lactée*, qu'il a pu admirer lors d'une rétrospective au *Carré d'Art*, avec les formes hallucinatoires des arbres et des reflets, la pirogue minuscule et son occupant encore plus petit, solitaire, dans l'étreinte enveloppante de l'encre noire. C'est l'heure où la lumière décline et que l'on confond chien et loup. Il a toujours aimé cette expression, *entre chien et loup*, qui lui rappelle ces fins d'après-midi de l'arrière-saison dans la cuisine familiale où l'on retardait, par économie, le moment d'allumer et où la nuit envahissait peu à peu l'espace désormais commun entre l'extérieur et l'intérieur, ignorant la frontière des murs de leur vieille maison. Entre le chien, compagnon du jour puis guide durant la nuit et le loup, figure du diable et de la mort, car, chez les Etrusques, le Dieu de la mort à des oreilles de loup.

1-

Dans sa voiture il allume la radio, *France musique*, à l'heure bleue où le ciel se remplit d'outremer, le grand pacificateur de la palette du peintre. C'est aussi l'heure où Chopin jouait un *Nocturne*, l'*Opus posthume en ut dièse mineur*, dans un salon aux lumières baissées, notes bleues dans lesquelles George Sand voyait poindre « *l'azur de la nuit transparente* ». Ses pensées *nuitales* laissent toute leur place aux paroles intérieures, aux lumières de l'obscur, aux souvenirs du bruissement furtif des voix de ses patientes et au brouhaha du dérangement. Sa tête raisonne des notes de piano du *Nocturne Op 9 en si bémol mineur* de Chopin. Chant étale, au clair de l'âme, en bord de nuit. Thomas se prend à chantonner ces notes, c'est une joie indicible. Freud avait une belle expression pour dire cela : « *Celui qui marche dans le noir est moins seul s'il chante* ». C'est la berceuse que lui chantait sa grand-mère, c'est la voix d'avant les mots et il faisait plus clair. Il se rappelle alors d'une photo sur la coiffeuse de sa chambre, celle de leur mariage. Ils sont si beaux, ils sont si jeunes, il voit de l'amour, il voit de la peur, il voit tout ce que les années leur prendront. Ils ont tant de choses devant eux, ils n'ont pas idée de ce qui les attend. Ils ont été jeunes, ils ont été vieux et maintenant ils sont tous deux morts. Cette évidence le frappe telle une surprise. Ils sont morts et il est vivant.

Thomas aime ce trajet entre l'hôpital et son logis, entre souffrance et espoir, il est le passant d'un chenal incertain, d'un goulet d'étranglement entre deux univers où l'angoisse reflue. Cette demi-heure dans sa voiture est pour lui comme une respiration entre deux mondes, entre deux vies, pour passer au tamis de ses pensées l'or des rencontres qu'il lui aura été donné de faire aujourd'hui. Pour avoir le temps aussi de laisser s'éclaircir la nuit, pour que la maladie, la souffrance et la mort restent à la porte de l'Hôpital et qu'en même temps elles donnent à sa vie tout son prix.

Les mains de Chopin courent encore sur l'immense clavier pour jouer la dernière appoggiature de son *Opus posthume en ut dièse mineur*, très nu, au ciel dépourvu de couleur et de mouvement, empreint d'une tristesse gelée, d'une nuit d'os et de cendres. Elle tombe soudain telle une coupole au-dessus de lui, les bleus changent de teinte, l'espace alentour se rétrécit. Passant de la nuit, passager du flou, voyageur de l'utopie, Thomas franchit des portes, déplace des frontières, pénètre des zones interdites, éclaire des territoires invisibles le jour, qui sont les marges, les seuils, les entre-deux. Comme si la nuit était un espace pour l'imagination, un champ des possibles, une compagne désirée, un temps pour le -presque- rien. Comme si la noirceur, cette matière ombreuse, avait un léger poids qui s'écoule doucement en permanence, pareillement à un sablier. Et que s'il s'immerge dedans, elle va absorber sa peau, qui ne s'ouvrira, comme certaines fleurs, que la nuit venue. La nuit l'enveloppe, le pénètre par tous ses sens, dans une intimité fugitive, dans ce transport, vide d'objet, espace du rien, où les limites sont poreuses, les échelles indistinctes, les identités instables, les comportements mobiles. Pour Thomas, la nuit est un espace, territoire des seuils, des points de bascule, des surgissements, des jaillissements, des frôlements, des rêves. La nuit est aussi un espace d'absence des trop-pleins : de paroles, de lumière, de bruit, et tout cela le repose infiniment de sa journée passée à écouter la douleur d'exister.

2-

Pendant ce temps, dans l'appartement de Thomas, Teddy s'est soudainement réveillé d'une sieste alanguie sur le lit de son maître, à moins que cela ne soit sur le canapé ou un fauteuil, allez savoir. Il s'est dirigé résolument vers le corridor pour s'installer sur la méridienne face à la porte d'entrée, son poste de guet. Il sait que Thomas est sur la route depuis six heures moins le quart et il lui tarde de venir se frotter contre ses jambes, le renifler pour tenter de deviner sa journée sans lui, et lui donner bien sûr quelques coups de langue affectueux. C'est aussi la promesse d'une promenade partagée.

Thomas gare sa voiture et ses pensées vont à Teddy. Pour lui, avoir un chien, c'est avoir un ange. Il a réalisé son rêve d'enfant, ses parents ne voulaient pas d'animaux à la maison. Alors il regardait, fasciné, *Belle et Sébastien*. En cette année 1969, ses parents venaient d'acheter un téléviseur, le poste avait un ventre énorme où grésillaient des lampes chauffées à blanc qui parfois grillaient. Alors il fallait appeler M. Petit, le réparateur, que la famille attendait comme le Messie. Le Maître arrivait souvent fort tard, comme le Docteur, accompagné de son apprenti, alors que la famille soupait déjà. Grand Seigneur, il ne tardait pas à identifier la lampe coupable qu'il changeait en un éclair. Thomas poussait alors un ouf de soulagement, ils n'allaient pas, lui et ses frères, manquer un épisode des aventures de *Belle*, une grande chienne blanche *Montagne des Pyrénées*.

Le sien est un *Cairn-terrier*, une race ancienne autrefois prisée des lords anglais pour leur chasse à courre. Il a la joie grave et profonde de *Droopy*, le corps léger et dense des divinités de la terre. Thomas l'a cherché dans les montagnes, en Cévennes. C'est d'ailleurs là que repose Capuche -la petite chienne qu'il avait avant- sous les pins parasols de la propriété d'un couple d'amis, en cette terre où ils ont tant gambadé ensemble. Teddy a choisi Thomas au premier coup d'œil, sans hésiter. Avec sa tête à bêtises, il a redonné à Thomas le goût de jouer comme un fou et a partagé avec lui le secret de sa joie, si bien qu'il sait maintenant ne plus avoir peur des anges nouveaux qu'il nous revient d'être à notre tour.

Thomas fredonne les notes de la *Valse du petit chien*, de Chopin, sautillante et virevoltante, lorsqu'il voit les tournoiements primesautiers de Teddy. Il pense aussi à Virginia Woolf, entourée de chiens toute sa vie, qui s'est offerte après la sortie des *Vagues* un opus plus léger, la biographie du cocker nommé Flush, appartenant à la poétesse Elisabeth Browning. La magie de ce livre tient surtout à la manière dont humains et animaux, sous la plume de la romancière, sont au fond du même poil. Il n'y a qu'à lire ces quelques phrases lorsque V. Woolf dit de Flush que,

« *Quand il entendait la voix grave de sa maitresse articuler des sons innombrables, il languissait après le jour où son rude et rauque gosier pourrait émettre à son tour les petits sons chargés de sens mystérieux. Et tandis qu'il considérait ces mêmes doigts toujours occupés à faire courir le roide bâtonnet sur une page blanche, il languissait après le temps, où, lui aussi, pourrait noircir du papier sans relâche.* »

D'ailleurs, Thomas est persuadé que les chiens sont dépositaires d'un secret, raison pour laquelle ils se taisent, et ce mystère le réjouit.

3-

C'est à présent l'heure de la promenade du soir, maître et chien sont heureux de transgresser le couvre-feu. A ce propos, Thomas a lu un précieux billet cet automne à l'occasion de la mort d'Alain Rey -linguiste et auteur de ce dictionnaire de la langue française-, écrit le 24 mars 2020 au moment du premier confinement :

*« Confinement est sans doute le mot du jour, jour un peu long, à notre regret, mais qui invite à la réflexion. Corona, contaminé, virus et viralité ne parviendront pas à nous faire passer le goût du pain et du vin. Acceptons d'être confinés mais au sens que ce mot eut à la fin du Moyen-Âge : **Aller jusqu'aux confins. Or les confins de la langue française c'est le monde.** »*

De leur côté, Thomas et Teddy s'appêtent à partager une soirée lecture, lovés l'un contre l'autre sur le sofa, un verre de vin à la main et la part des anges, histoire de poursuivre leur fabuleux voyage immobile au bord du monde.